

— Nous avons reçu cette lettre que nous ne saurions considérer comme un démenti :

Monsieur,

A la campagne ou en voyage on n'est plus au courant de rien. Je remercie donc votre journal de m'avoir appris qu'entre Claudel et moi règne « une antipathie intellectuelle réciproque, qui n'est depuis longtemps un secret pour personne ».

J'ai pour Paul Claudel, et j'ai toujours eu pour lui, une admiration, une estime et une affection très grandes. Quant à nos divergences intellectuelles, je crois qu'elles sont assez bien figurées dans cette phrase d'une lettre où il m'écrivait : « Faisons comme ces seigneurs qui jadis échangeaient leurs prisonniers de guerre ; je vous passe *Stendhal* ; accordez-moi *Chateaubriand* ».

C'est avec le consentement de Claudel que j'avais inscrit en épigraphe au troisième livre de mes *Caves du Vatican* la phrase de l'Annonce faite à Marie que vous citez ; phrase que j'ai supprimée volontiers aussitôt qu'il m'en a exprimé le désir.

Je compte sur la courtoisie de *Paris-Midi* pour insérer cette rectification, et vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments cordiaux.

ANDRÉ GIDE.

Cette lettre est importante, en ce sens qu'elle éclaire la position de deux esprits éminents, également représentatifs.

Jean de l'Escritoire.

Dieu le veult.

Paul Claudel, grand écrivain et consul à Francfort, est un catholique fervent.

Lors d'un séjour à Paris, il entreprit André Gide, naguère protestant, puis Nietzscheen qui, en touriste curieux et même un peu tenté, tourne autour du catholicisme.

Claudel a une grande force. Il sait qu'il est dans le vrai et ne se peut tromper. Cela lui donne un pouvoir certain sur l'esprit plus effarouché de Gide. Agacé des raisons et des passes d'armes de ce dernier, Claudel lui dit brusquement : « Vous allez immédiatement trouver un prêtre, vous vous confesserez et le lendemain vous communierez. Nous causerons ensuite ». Gide sortit, l'air pénétré, et passa la frontière le soir même. Il profita du soleil d'Italie et ne revint que lorsque Claudel fut réinstallé à Prague.

coll. musée de la Sorbonne

— Jammes et Gide.

Vendredi dernier, au *Foyer*, où Francis Jammes faisait une conférence, M. André Gide était assis sur l'estrade, dans un coin, près de la porte des coulisses. Et tantôt il feignait de dormir, tantôt il taquinait du doigt le petit disque qui sert à masquer le trou de la serrure, cependant que Jammes s'envolait sur l'aile de son rustique *Pégase*. Jammes et Gide sont réconciliés.

Un temps, Charles-Louis Philippe les divisa. A la mort de celui-ci, Gide écrivit à Jammes pour lui demander un article sur l'auteur de *Bubu* avec la copie de quelques-unes de ses lettres. Jammes envoya l'article et les lettres. Mais l'article n'était point favorable à Philippe, et Gide le refusa, et Jammes, par représaille, retira à Gide l'autorisation de publier les lettres de Philippe. Un froid suivit.

L'année dernière, quelqu'un demandait à Jammes :

— Eh bien, avez-vous fait la paix avec Gide ?

Et Jammes de répondre :

— Ce sera pour dans trois semaines.

Cette réconciliation à date fixe est un bel exemple donné par deux grands esprits.